

Feuilleton du "Journal pour tous"

L'AMERICAINNE

(Suite)

Les yeux, très noirs, étaient beaux, mais le regard dur et sceptique. Le nez charnu, aux narines ouvertes, ainsi que la bouche aux lèvres fortes, largement fendue sur un menton anguleux, décelaient des appétits violents, l'amour de la domination, un égoïsme féroce et une ambition insatiable. Miss Edgeworth le trouva plutôt antipathique, et pourtant, attirée par sa réputation d'homme de lettres avec qui on commençait à compter, elle chercha à le faire causer. Il s'y prêta de bonne grâce. Ils effleurèrent tous les sujets courants dans un milieu renseigné et ce fut tout. Un peu plus tard, elle le retrouva chez un collectionneur juif qui cherchait à vendre une toile de Ribera. Miss Edgeworth était très entourée et plaisantait hardiment au milieu d'un groupe d'amateurs et de marchands. Elle crut, en apercevant Ricardo, qu'il allait venir aussi lui présenter ses hommages; mais il salua de loin, et, sans hâte, se dirigea vers une autre partie de la galerie. Elle fut, sur le moment, blessée de cette manière d'agir comme d'une insulte; puis, cette impression s'affaissa. Elle lui revint cependant, le lendemain, en attendant parler du romancier. Elle fut mécontente de ce rappel involontaire d'un acte insignifiant. Que pouvaient lui faire les gestes d'un personnage qui lui déplaisait? Que voulait-elle donc de lui? Ce qu'elle voulait, elle ne le voyait pas encore nettement et pourtant sa pensée commençait à sortir des limbes. Elle ne tenait pas à ce que Juan Ricardo lui plût, mais elle voulait qu'il l'admiraît et la comptât pour quelque chose.

Elle ne demandait pas qu'il l'aimât; pourtant, instinctivement, elle désirait lui plaire et cela par gageure, par goût de séduction, habitude de domination, plaisir de la difficulté vaincue. Cependant, elle ne chercha nulle occasion de le revoir; il le hasard seul les remit en présence. Des inondations ayant dévasté la province de Murcie, on organisa des fêtes pour venir en aide aux sinistrés. La première personne que l'or sollicita à Séville fut, naturellement, la richeissime étrangère. Elle consentit non seulement à offrir une aumône royale, mais encore à se dépenser elle-même pour que fussent plus brillants les courses de taureaux, les représentations théâtrales et les concerts. C'est ainsi qu'elle se trouva souvent en contact avec Ricardo, qui était membre du comité. Ils eurent de nombreuses entrevues, soit au siège de l'œuvre, soit chez elle, et se quittèrent, après chacune, plus intimes.

S'occuper d'une chose à laquelle on attachait de l'importance était pour tous deux un but momentané dans leur vie d'égoïsme. Ils en ressentaient cette satisfaction intérieure que l'on éprouve à être utile et en rejetaient réciproquement l'un sur l'autre tout le mérite:

—Ah! que la charité est facile auprès de vous, disait Ricardo.

—Parce que vous savez donner l'impulsion, répondait Nelly. Je ne fais que vous suivre.

Les fêtes terminées, ils continuèrent à se voir fréquemment. Elle déployait pour lui toutes les ressources de son esprit et il s'intéressait à cette jolie créature comme à une œuvre d'art singulière et non encore vue. Sans le laisser paraître, il avait été, dès le premier jour, frappé de sa beauté fine, de sa grâce un peu altière, de la mesure parfaite de ses mouve-

ments. Leur goût commun pour les choses de l'esprit les rapprocha très vite. Il en était arrivé, non à lui faire la cour, comme on le croyait généralement, mais à désirer à tout instant, comme exercice intellectuel, le choc de son esprit sur le sien. Originale et primesautière, très sincère et en même temps très complexe, elle était pour sa curiosité d'analyste un champ d'exploration sans limite. Auprès d'elle, excité par le contact du trait ou l'imprévu de la répartie, il perdait son air froid, compassé. La glace se fondait au contact du chaleureux enthousiasme de la jeune fille pour tout ce qui représentait la vie, l'action ou la passion.

Très heureuse d'inspirer de l'intérêt à celui qu'elle prenait pour un esprit élevé, elle se grisait des compliments et des hommages qu'il lui prodiguait.

Un jour, il lui demanda ce qui pouvait bien constituer le bonheur quand on avait été, comme elle, saturée de jouissances depuis sa prime jeunesse.

—Le bonheur, répondit-elle, doit surtout consister en ce qu'on n'a pas; car, voyez mon ignorance, je l'attends toujours et ne le connais point encore.

Puis, rêveuse, elle ajouta sous forme d'interrogation:

—Se perdre, se fondre dans l'être que l'on aime, ne serait-ce pas là le bonheur?

—Alors, selon vous, aimer serait faire abnégation complète de sa personnalité?

—Pas absolument peut-être... Mais c'est au moins ne pas résister à... comment dirai-je!... à l'emprise de "l'autre"; si vous voulez, et y trouver une joie et un réconfort.

—Comme on voit que vous ignorez la vie! Dans l'être que nous aimons, il n'y a jamais, au fond, qu'un adversaire. Il faut le vaincre ou être vaincu par lui. C'est le plus fort qui impose sa loi, "l'autre", comme vous dites, ne l'ait que la subir.

—Alors, pour vous, qu'est-ce que le bonheur?

—Oh! moi, je ne suis pas un chercheur d'impossible. Mes désirs ne vont jamais plus loin que l'heure présente...

—Mais encore?

Avec un énigmatique sourire, il répondit:

—Vous voir et vous entendre, pour aujourd'hui, suffit à toutes mes aspirations.

Et il la quitta avec une poignée de main si vibrante qu'elle se demanda:

—M'aimerait-il donc?

Elle avait désiré qu'il la trouvât belle, — aussi belle que les Andalouses aux yeux de veilleurs —. Elle savait qu'il la déclarait telle. C'était bien ainsi. Elle ne souhaitait rien de mieux. En pleine possession d'elle-même, de son intelligence, de son talent, si elle ne connaissait pas encore le bonheur tel qu'elle rêvait de le goûter un jour, elle appréciait à son prix les satisfactions de bien-être, d'art et d'orgueil dont elle pouvait éprouver la coupe débordante.

Pourquoi alors un mal sourd commençait-il à lui étreindre le cœur? Nulle part elle ne se trouvait bien. Le grouillement pittoresque de la ville espagnole; sa foule bigarrée; ses mules aux harnachements multicolores, aux grelots tapageurs; ses toréadors aux costumes étincelants, ses joueurs de guitare; ses mendicants couchés au soleil; ses orgueilleux hidalgos drapés dans leur cape; ses élégantes senoras, les plus coquettes du monde, la manille retenue au chignon par une rose; tout ce tourbillon de vie intensive la laissait maintenant presque triste. Elle s'éloignait alors dans la campagne. Bien qu'on ne fût qu'en février, les printemps commençaient à naître, le voluptueux printemps de l'Andalousie où la vie se fait plus fluide et plus légère, où les fleurs ont un arôme plus subtil, où le ciel, de vie intense, vous enveloppe d'un frisson l'air et la lumière vous frôle d'une palpitation d'amour.

(A suivre)